

LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



Nationalistes xénophobes adeptes de l'exclusion

N°94

DÉCADAIRE

- ☐ Lettre ouverte à mes frères sous-hommes
- ☐ Philibert a trouvé ses allumettes
- ☐ Faurisson lutte contre le chômage .
- ☐ Séraphin Grigneux se répète
- ☐ Olmetta aime les écorchés
- ☐ Et ADG se montre un homme pour le loup

Editorial

Poids et mesures

Chaque jour, les bombes israéliennes tombées du ciel font, dans les villages du Sud-Liban, autant de morts que toutes les bombes déposées dans des autobus israéliens en un an.

Pourtant, personne n'appelle au moindre rassemblement sur la Place du Trocadéro.

Chaque jour, les familles des sept religieux enlevés en Algérie implorent en vain des nouvelles des leurs.

Pourtant, pas un journal, pas une radio, pas une télé, pas un politicien ne s'occupe de ces malheureux.

Chaque jour, l'avortement tue cent fois plus d'enfants français que le Sida ne tue d'homosexuels.

Pourtant, pas une chaîne de télé ne propose un « Bébéthon » qui permettrait de financer les mères en difficulté.

Chaque jour, le communisme fait en Chine dix fois autant de victimes que les prétendus néo-nazis n'en ont fait depuis un demi-siècle en Europe.

Pourtant, le gouvernement baisse culotte devant Li Peng mais envoie les révisionnistes en prison.

Chaque jour, la pègre allogène agresse cent fois autant de Français que les racistes n'agressent d'immigrés en un an.

Pourtant, jamais la presse ne publie les statistiques du racisme dont sont victimes les indigènes de ce pays.

Chaque jour, l'industrie de l'alcool

et du tabac tue cent fois autant de Français que l'élevage bovin n'est accusé d'avoir tué d'Européens en dix ans.

Et pourtant, pas un seul politicien français n'a le courage d'appeler au boycott du tabac et de l'alcool.

Chaque jour, la classe politique française donne dix fois plus de preuves de son mépris de la démocratie que le Front national ne l'a fait depuis sa fondation.

Et pourtant, personne, en dehors des intéressés, n'exige le rétablissement du scrutin proportionnel.

Chaque jour, la mafia, barbouillée en mouvement indépendantiste corse, commet plus de crimes que la prétendue extrême droite n'en a été soupçonnée depuis dix ans.

Et pourtant, le moindre crâne rasé est dix fois plus sévèrement traqué que les encagoulés du FLNC.

Chaque mois, des profanateurs souillent plus de cimetières catholiques qu'ils n'ont saccagé de cimetières juifs en dix ans.

Pourtant, personne ne défile de la République à la Bastille derrière des drapeaux aux couleurs du Vatican.

Chaque jour, à la télévision, les catholiques sont plus basement insultés que les juifs ne l'ont jamais été en dix ans.

Et pourtant, le Parquet reste de marbre.

Vous en voulez plus, mes frères en sous-humanité ?



ETAT DE DROIT



Les passagers africains d'un avion de ligne transportant un trafiquant de drogue congolais expulsé ont pris à partie et traité de "nazis" les policiers qui l'accompagnaient. Le pilote a posé son appareil, le *dealer* congolais est resté en France et les agresseurs des policiers ont été remis en liberté, sans autre forme de procès.

Les contribuables paieront les frais entraînés par ce détournement et le retard de plusieurs heures qu'il a provoqué.

ETAT DE DROIT (BIS)



Le quotidien "La Corse" a publié un texte dans lequel le FLNC menace de recourir à des "actions militaires" contre l'Etat français. Le parquet n'a engagé aucune action contre ce journal qui accepte de servir de tribune à des organisations antidémocratiques. Rappelons que, pour des faits similaires, plusieurs journaux et revues nationalistes français se sont vu infliger des amendes ruineuses.

LA MEILLEURE



Bruno Mégret l'ayant invité à s'entendre avec le Front national, Alain Madelin a refusé au motif qu'il "n'entendait pas changer de convictions".

Nouvelles

Commission Philibert sur

"Un fantasme que l'air". C'est en ces termes que le député UDF de la Loire, Jean-Pierre Philibert, président de la commission d'enquête parlementaire sur l'immigration clandestine, définit l'attribution de l'aide sociale, du RMI et des soins gratuits aux immigrés sans papiers.

Il aura donc fallu vingt-cinq ans à cet élu quinquagénaire pour découvrir la réalité de ce que Le Pen appelait, dès le début des années soixante-dix, la "pompe à immigration".

Car c'est cela le fond du grand scandale. C'est cela qui soulève les cris d'orfraie de la presse et de la politique : la commission parlementaire sur l'immigration clandestine n'a pas pu faire autrement que de se rendre à l'évidence : Le Pen avait raison. Le Front national avait raison.

Leurs analyses de l'immigration et leurs prophéties les plus sombres sur ses conséquences à moyen terme

n'étaient en rien une manifestation de racisme brutal et primaire mais simplement un effet de leur lucidité politique.

L'ennui, c'est que, pendant le quart de siècle qui a été nécessaire aux députés de la commission Philibert pour se rendre à l'évidence, le danger de l'immigration est devenu un fléau.

Et, vraiment, il y a de quoi se demander si ces élus sont des imbéciles ou s'ils nous prennent pour des imbéciles lorsqu'on les entend s'étonner qu'en Guyane, par exemple, les clandestins qui s'engouffrent par milliers sur un territoire incontrôlable se voient attribuer le RMI. Il leur est, faute de routes, convoyé par un hélicoptère de la gendarmerie et ils vont le dépenser en beuveries dans leur pays d'origine, simplement en traversant le fleuve, pour la raison que la vente d'alcool est interdite sur le territoire français.

Et Philibert de s'abaisser : "Une fois qu'un gars a le RMI, il va acheter des

femmes, il leur fait des enfants et touche d'autres allocations... un cercle infernal". (On imagine le scandale si ce genre de déclaration était imputable à «l'extrême-droite»...)

Autre motif de stupéfaction pour ce brave parlementaire : "On ne poursuit même plus les détenteurs d'héroïne. Pas de place en prison. On les reconduit à la frontière (du Brésil) ; ils reviennent le jour même".

On se demande simplement pourquoi Philibert a cru devoir parcourir le tiers de la planète pour aller chercher en Guyane les allumettes nécessaires à l'éclairage de sa lanterne et qu'il aurait trouvées au carrefour Barbès-Rochet ou dans n'importe quel foyer Sonacotra de Seine-Saint-Denis.

Enfin, l'essentiel c'est qu'à présent les élus y voient clair...

L'essentiel, façon de parler. Car on peut le pronostiquer sans risque d'erreur : le rapport Philibert restera lettre morte.

Pour une bonne rai-



l'immigration : l'imposture

son que Caroline Parmentier souligne dans *Présent* : cette opération est une imposture qui consiste à renforcer des lois dont on sait que l'on ne les appliquera pas. C'est de la poudre aux yeux, de l'attrape-gogo électoral.

A preuve l'annonce par Juppé qu'aux Maliens de Saint-Ambroise la loi serait appliquée "avec humanité". Ainsi que le remarque en substance Martine Lehideux dans *Paris l'Espoir*, cette affirmation revient à dire que la loi ne sera pas appliquée. On ne peut pas expulser des clandestins "avec humanité". On les expulse ou on les garde. On ne peut pas, "avec humanité", expulser les parents sans papiers et garder les enfants potentiellement français parce que nés en France. Donc on ne peut, "avec humanité", que garder tout le monde. C'est ce qui va se produire.

Et si le politique n'y consentait pas, le judiciaire l'y contraindrait comme le démontre le récent arrêt de la Cour de

cassation imposant la dévolution de la nationalité française à l'enfant d'un couple de domestiques philippins né à Paris, mais dans les locaux de l'ambassade des Philippines où ils étaient employés, c'est-à-dire, légalement, en territoire étranger.

A la vérité, le terrorisme immigrationniste de la gauche et des associations Kolabos a fini par s'imposer aux politiciens, aux policiers et aux magistrats.

Et l'équation "hostilité à l'immigration = racisme" fonctionne impeccablement.

Il n'est que de lire, par exemple, dans *Alger Info*, quotidien de propagande gouvernementale algérien fabriqué et vendu en France, les commentaires sur ce rapport "qui fait de l'immigré un bouc émissaire" pour comprendre où l'on en est arrivé.

C'est un chapelet d'insultes contre la France du chômage, de la malvie, de la précarité, la France de Le Pen, raciste, odieuse à l'étranger

"basané". Bref, une France dont on se demande vraiment ce qu'elle a pour attirer tant d'étrangers sinon la prodigalité avec laquelle elle dispense le fric de ses citoyens. Sans doute pour le simple plaisir d'offrir des boucs émissaires à son mal de vivre et des cibles aux hordes de tueurs à crâne rasé qui écument ses rues.

Vraiment, les Français sont de plus en plus nombreux à en avoir plus que marre de se faire insulter, dans leur propre pays, par des gens qu'ils hébergent, protègent et engraisent à ne rien faire.

Le rapport Philibert ne peut pas taire cette réalité. Mais, d'une façon curieuse, il la borne à la si comode et si lointaine Guyane en affirmant que, sous le poids d'une immigration clandestine de plus en plus lourde et incontrôlable, "les Créoles deviennent de plus en plus ouvertement racistes".

Les Créoles, vraiment ? Sacrés Créoles, va !

LA MEILLEURE (BIS)



Maurice Gléle-Ahanhanzo a dénoncé le racisme des Français et demandé la modification de la législation française et la reconnaissance de l'islam. Le donneur de leçons vient du Bénin. C'est dire s'il est qualifié....

EGALITE



La petite-fille de Chirac, née de sa fille Claude et du judoka Thierry Rey, portera le nom patronymique de Rey-Chirac.

Ce manquement à la loi régissant l'état-civil est le fait d'une "faveur exceptionnelle exorbitante du droit commun".

EN FAMILLE



Trois semaines avant sa mort, Bleustein-Blanchet avait renouvelé les mandats des membres du conseil de surveillance de Publicis : Michel David-Weill, Edmond de Rothschild, Claude Marcus et Robert Badinter. C'est bon pour nous, ça ?

REGLE



L'Education nationale a enfin découvert la solution contre la drogue à l'école : plusieurs milliers d'exemplaires d'une vidéo-cassette de trente minutes vont être distribués pour "convaincre les adultes de la nécessité d'agir contre les toxicomanes". On imagine la panique chez les dealers !



Traditions

Par Michel de l'Hyerres

Nous autres Français vivons depuis deux siècles sous un mensonge, une imposture qui nous a valu bien des malheurs, sans compter ceux, encore plus graves, qui nous menacent, placés que nous sommes sur une pente glissante et aveuglés par un épais brouillard.

Depuis ce temps, des théologiens, des penseurs, des chercheurs, trop rares à notre gré, sonnent interminablement le tocsin mais les naufrageurs crient encore plus fort pour étouffer l'alarme et n'hésitent pas, selon les circonstances, à tuer, à bâillonner ou à emprisonner les éclaireurs, comme ce fut le cas avec Charles Maurras, mort au bagne en 1952.

Pourquoi la République, qui s'affirme française, s'acharne-t-elle à persécuter le peuple qu'elle est censée représenter, pour en arriver à le faire disparaître par différents procédés dont le plus pervers est la législation prétendument antiraciste qui est en réalité l'invitation à la haine de soi ? A cet effet, toutes les administrations sont peu ou prou employées à nous faire croire que notre disparition, notre sacrifice, pour ne pas dire notre suicide seraient un bienfait pour nous-mêmes et pour le genre humain !

Parmi certains corps de l'Etat, la police est la première exposée. Elle est, en effet, incitée à s'acharner sur les honnêtes gens taillables, corvéables et punissables à merci (1) et à protéger de fait la pègre proliférante, à faciliter l'invasion tiers-mondiste et à recevoir, en échange des dangers encourus, le mépris croissant du public et les sanctions de sa hiérarchie quand, d'aventure, elle s'acquitte de la mission pour

Essayons d'y voir plus clair !

laquelle elle est rétribuée, ce que les médias s'empressent de qualifier de "bavure policière". Rien d'étonnant à ce que cette tâche contre nature particulièrement ingrate, cette autopersécution, déterminent chez les policiers le désespoir et le suicide (24 cas recensés en 1996) !

Car les ordres viennent d'en haut : c'est délibérément, en y mettant de moins en moins de formes, que la République détruit son propre peuple, avilit sa jeunesse par la drogue, le sexe et les déviances, persécute les honnêtes gens, assassine sa paysannerie, ruine les familles françaises et facilite l'invasion tiers-mondiste !

Il existe là une logique, une volonté, une intention visiblement criminelles qui ne sont pas les fruits du hasard ou de l'impuissance ou de la sottise mais remontent à la fondation de la République du 10 août 1792 et, pire encore, à sa conception par les pères fondateurs que furent les philosophes du XVIII^e siècle dont certains aveux, pourtant bien cachés par la propagande officielle, font enfin surface (2).

La République est "intrinsèquement perverse" par nature, par

naissance et par vocation et c'est par la perversion du langage, la falsification du sens des mots qu'elle ourdit, chaque jour, son affreuse besogne. Devant cette évidence, tout s'éclaire d'un jour sinistre : cette vision infernale, effrayante pour les âmes timides mais édifiante pour les intrépides, permet à ces dernières, devant le péril, de préparer le salut.

Car il n'est pas, aujourd'hui, de notre intention de critiquer telle forme de gouvernement pour en préférer une autre : ce n'est pas tant une question de contour, d'apparence que de nature et plus précisément d'esprit ; celui de la République est constitué, dans sa profondeur, par la somme de nos péchés dont le pire est l'orgueil, péché luciférien par excellence, admirablement illustré par le génie prophétique de Molière dans son *Don Juan* (3).

Tel est le secret de la République, son véritable esprit qu'il nous faut, pour conclure, dévoiler : l'orgueil dissimulé par l'hypocrisie et qui conduit au crime.

Nous ne sommes pas pour autant sauvés mais nous y voyons plus clair.

Michel de l'Hyerres

(1) Jean de Maillard et Didier Gallot, *Les Automobilistes politiquement incorrects*, Albin Michel.

(2) Xavier Martin, *Nature humaine et Révolution française*, DMM.

(3) Voir la version télévisée aec Michel Picoli et Claude Brasseur.



Autres Nouvelles

Le professeur Faurisson, créateur de milliers d'emplois ?

Le 15 avril, l'Union des étudiants juifs de France (UEJF) assignait en référé, devant son juge de dilection, Jean-Pierre Marcus, neuf prestataires d'accès à Internet. Il s'agissait d'obtenir l'interdiction de la présence de textes du professeur Faurisson sur le réseau mondial. Le juge devait donner sa réponse le 12 avril. On l'attend toujours.

A la veille de la décision de J.-P. Marcus, *Le Monde* a interrogé Alexandre Braun, secrétaire national de l'UEJF, lequel a répondu : "Plusieurs fournisseurs d'accès ont déclaré que la surveillance permanente du réseau mobiliserait des milliers de personnes. C'est beaucoup, mais, en même temps, cela prouve

bien que ce n'est pas techniquement impossible" (*Le Monde*, section Multimédia, 14/15 avril 1996, p. 28).

De fait, il est techniquement possible pour l'Etat de former et de salarier, aux frais du contribuable, des milliers de censeurs qui auraient pour tâche de guetter, jour et nuit, toute apparition sur Internet de textes ou de photographies du professeur : par exemple, la photographie de son visage à la suite d'une grave agression physique, agression que Serge et Beate Klarsfeld avaient jugée "normale et naturelle" (*La Lettre télégraphique juive*, 18 septembre 1989, p. 1 ; *Le Monde*, 19 septembre 1989, p. 14).

Le professeur se trou-

verait ainsi à l'origine de la création, en France, de milliers d'emplois et, en Europe, de dizaines de milliers d'emplois. C'est du moins ce que peut donner à entendre une récente déclaration de Jean Kahn, qui souhaite une "Europe éthique" s'inspirant de la législation française pour la répression du racisme et du révisionnisme (*Le Figaro*, 15 avril 1996, p. 10). J. Kahn est, à la fois, président du Consistoire israélite de France, président de la Commission racisme et xénophobie de l'Union européenne et président de la Commission nationale consultative des droits de l'homme (secrétaire général : Gérard Fellous) auprès du Premier ministre, Alain Juppé.

CHAPEAU !



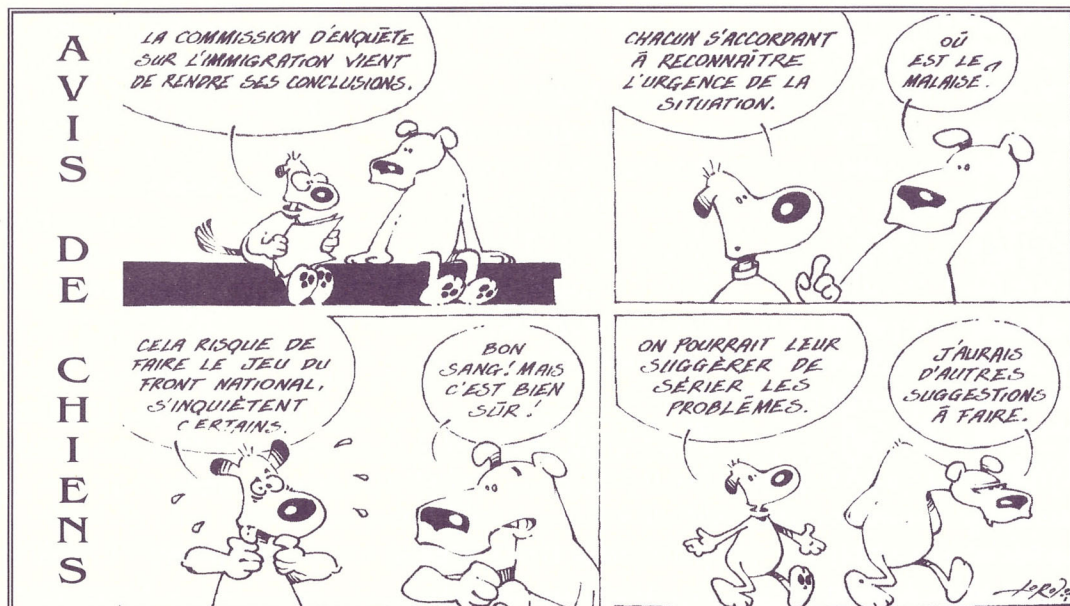
Un grand coup de chapeau à notre confrère "La Durbelière", petit mais vaillant mensuel légitimiste, qui entame sa troisième année d'existence. Avec un "abrasso" tout spécial à ses créateurs, les Caffarel, dont l'enthousiasme militant force l'admiration. On s'abonne à "La Durbelière-Cœurs de Chouans", Jean-Louis Caffarel, BP 26, 77230 Dammarville-en-Goële.

BOURRAGE DE CRANE



La septième "semaine de la presse à l'école" a permis aux écoliers de la maternelle à la septième de découvrir la presse "dans sa diversité et sa pluralité". Entendez que l'on a proposé aux enfants un éventail allant du "Figaro" à "L'Huma".

La presse nationale était censurée par la FEN mais la feuille pornographique "Charlie Hebdo" a été proposée à des enfants de dix ans.



**CATHOLIQUES
TRADITIONNELS
QUI SOUHAITEZ
FONDER
UN FOYER**

nous avons créé pour vous

une association :

**L'UNION
CATHOLIQUE
TRADITIONNELLE
46.22.21.29**



Bévues de presse

DU NEUF AVEC DU NEUF
« ...forum pour inventer
un nouvel avenir... »
Tract du PCF

REFAIT, DANS LES CHOUX !

« Comment ne pas refaire
ce qui a échoué ? »
Tract du PCF

C'EST L'INVERSE !

« Ne pas être comme par
le passé à la remorque
d'états-majors politiques,
mais, à l'inverse, que
ceux-ci soient à l'unisson
des exigences popula-
ires. »
Tract du PCF

COMPRIS ?

« Analyser et comprendre
la mondialisation plutôt
que de la rejeter, tel est
l'enjeu essentiel pour
fonder de nouvelles
valeurs. »
Zaki Laidi, *Après-Demain*,

ESPACE MONDE

« La mondialisation
marque une interdépen-
dence croissante de
notre espace monde
mais elle appelle parallè-
lement à la formation
d'une société ouverte qui
valorise le contact exté-
rieur. »
B. Badie, *Après-Demain*,

MIGRATIONS AILLEURS

« Le développement des
migrations dans le
monde s'accompagne
d'une plus grande com-
plexité du phénomène
qui favorise l'émergence
d'acteurs transnatio-
naux. »
C. De Wenden, *Après-
Demain*,

EST-CE POSSIBLE ?

« Activités de solidarité,
représentation de ceux
qui sont victimes d'un
discours antiraciste. »
C. Lloyd, *Après-Demain*,

ROMPU AUX TRANSI- TIONS

« Tendance lourde, la
mondialisation prétend à
une modernité imposée
par le haut. Elle marque
une rupture. Pourtant
c'est une phase de transi-
tion dont l'issue n'est pas
encore déterminée. »
G. Massiah, *Après-Demain*,

Autres Nouvelles

La chronique d'Henri le trappeur

Lundi 25 mars :
Arrestation de trois
petits castors de 10,
9 et 5 ans, coupables
d'avoir saccagé un
cimetière bébés-
phoques à Château-
Thierry le samedi 23.

Jeudi 28 mars : A
Rive-de-Gier, une
petite bébé-phoque
de 15 ans se fait
voler son cartable par
des élèves de sa
classe dirigés par un
castor de 20 ans, pré-
nommé Mohamed. Ils
l'ont attirée dans un
local désert et l'ont
violée.

Vendredi 29 mars :
Train d'enfer sur la
ligne Paris-La
Rochelle. Une femme
de 48 ans est agres-
sée par Abdoukader,
un castor qui voulait
la violer. Personne
n'est venu lui porter
secours, la chasse
aux castors étant
interdite par le syndi-
cat des fourreurs. 38
quartiers sont déclai-
rés parcs naturels
pour castors et pin-
gouins. Donc inter-
dits aux poulets et
aux bébés-phoques.
A Pont-à-Mousson,
une bébé-phoque de
12 ans a été sauvage-
ment agressée par
une dizaine de cas-
tors. Son crime :
avoir refusé le racket,

trois de ses tortion-
naires convoitant...
son goûter !

Samedi 30 mars :
Aux Mureaux, un
troupeau d'une cen-
taine de castors pille
le centre commercial
Corail. Sept seront
inculpés. A Saint-
Etienne-du-Rouvray,
des jeunes castors de
la sinistre cité de La
Houssière incendient
une maternelle. Le 4
avril, ils lapident un
bus : deux blessés. A
Paris, de sérieux inci-
dents éclatent à la
Foire du Trône entre
bandes rivales de
castors et de pin-
gouins. 17 blessés,
dont 7 poulets.

Dimanche 31 mars :
A Paris, le bras droit
de Martine Lehideux,
Alain-Christian Fra-
gny, vient au secours
d'une vieille dame
dévalisée par des
castors dans le
métro. Passé à tabac,
il reçoit de multiples
fractures au visage. A
Lyon, 80 militants de
gauche et d'extrême
gauche tentent en
vain d'interdire un
forum de Jeune
Nation.

Mercredi 3 avril : A
Mennecy, deux
jeunes bébés-
phoques de 15 ans,
Audrey et Sabine,

sont agressés par
trois castors (dont
Karim et Amel) qui
leur volent leur scoo-
ter.

Jeudi 4 avril : Un
groupe de castors et
de pingouins des
cités de Grigny agres-
sent trois poulets qui
venaient les cueillir
pour avoir saccagé
un bus. Train d'enfer
encore sur la ligne
Creil-Paris : Christine,
jeune bébé-phoque
de 24 ans, est jetée
du train par une
bande de castors car
elle n'avait pas de
cigarette ! Roger
Hanin et le MRAP
n'ont pas manifesté
la moindre indigna-
tion. Huit mois
fermes requis contre
un poulet modèle,
persécuté par des
castors et qui avait
voulu se venger.

Vendredi 5 avril : A
Bondoufle, arresta-
tion du castor-junior
Rachid, qui avait volé
le scooter du bébé-
phoque Olivier. A Per-
pignan, un couple de
castors qui avait tor-
turé à mort leur
fillette de 3 ans est
jugé ; ils avaient pré-
tendu que la fillette
avait été "frappée par
des skins".

Henri de FERSAN
Trappeur



Et c'est ainsi...

Par ADG

Nous en étions restés aux chacals, tout en regrettant leur disgracieux pluriel, mais vous ne croyiez tout de même pas que nous allions en rester là avec les canidés. Aujourd'hui, nous vous dirons les loups.

Le loup ne semble pas jouir d'une immense popularité, principalement chez les moutons et chez leurs amis les bergers. Remarquons toutefois que ceux-ci sont la majorité et que celui-là est en voie de disparition. Observons aussi que la tremblante du *lupus cani* est inconnue et que la mauvaise réputation du loup provient en grande partie du comte de Perrault, auteur par ailleurs suspect du discutable "Petit pull-over rouge", lequel vêtement il semble avoir arraché à une mineure qui cheminait avec son pote le beur. Tout cela paraît bien compliqué, occupons-nous plutôt de la sexualité de l'animal.

Inutile de le céler plus longtemps, le loup est moins fidèle que le chacal et encore moins monogame. S'il est dominant, après avoir fait mine d'égorger tous ses copains, il se tape toutes les femelles de la meute. On a d'ailleurs aperçu que ces dernières sont plus cruelles que les mâles et qu'elles ne s'épargnent pas entre elles, ce qui explique peut-être le dérèglement des mœurs des louveteaux qui pratiquent volontiers l'inceste et, dans certains cas, la grivèlerie.

Soyons sérieux : les amours lupines sont avant tout hivernales, de décembre à avril selon les latitudes, que ce soit chez les espèces américaines, européennes ou asiatiques. Quoi de plus naturel en passant que d'avoir des chaleurs quand

AMOURS BESTIALES (2)

*Mauvaise réputation
du lupus cani
Grosses chaleurs
en hiver
Mode d'emploi
du collage
Grandeur consécutive
du loup*

il fait très froid et quand on n'a pas inventé la bouillotte. Les dites chaleurs durent de trois à cinq jours, selon les aptitudes, et l'accouplement ne donne pas lieu à un cérémonial aussi élaboré que chez les chacals. Tout au plus remarque-t-on quelques mimiques de tendresse dans le couple telles qu'offrandes des glandes anales et exhibitions des parties génitales. Loup et louve demeurent également collés après l'acte, mais n'ont pas la présence d'esprit du couple chacal de se mettre cul-à-cul, ce qui permet de fumer plus tranquillement sa cigarette en demandant à l'autre si c'était bon. Le loup, comme le chien, reste grimpé sur la femelle en se racontant des histoires de petit chaperon et ron et ron.

La gestation est de deux mois, au terme desquels naîtront de cinq à dix louveteaux qui auront vingt-deux mois devant eux pour déterminer encore qui sera le dominant et qui les dominés et devenir opérationnels sexuellement. Le loup est

un loup pour le loup.

Maintenant, vous serez peut-être intéressé à savoir la raison pour laquelle presque tous les canidés restent "collés" après l'accouplement. Cela tient à une particularité mécanique : à la base du pénis de la bête, se trouve un renflement, le *bulbus glandis* qui se met à grossir sitôt l'affaire faite, tandis que les muscles vaginaux de la femelle y adhèrent. Il semble que ce soit parce que les premières émissions éjaculatoires du mâle ne soient que médiocrement chargées en spermatozoïdes et qu'il faille attendre un certain temps afin qu'elles soient fécondes. Inutile donc de jeter des seaux d'eau sur les époux, de leur mettre une carotte de tabac enduite de piment-oiseau dans le fondement ou de leur chanter l'œuvre de Ringo, cela est valable pour les chiens qu'on martyrise inutilement.

En revanche, on peut hurler avec les loups (ou japper avec les chacals) même après dix heures du soir : la loi ne connaît pas de limite horaire dans la nuisance sonore. Conseillons également aux bergers du Mercantour de se calmer : les quelques loups européens réintroduits mangeront peut-être un mouton par ci par là, mais ne déciment pas les troupeaux, attachés qu'ils sont à la propriété individuelle. Par ailleurs, il n'y a dans toute l'histoire du monde, aucune preuve avérée de l'attaque d'un humain par des loups. Ceux-ci au contraire nous craignent et nous fuient et ne semblent pas pressés de jouer à la manille coincée avec nous. Mais c'est ainsi que collé ou détaché, garou ou pas, le loup reste grand.



Sous mon béret

MAGDO

Les glaces fondent dans les verres de ouisque, le climat se réchauffe à grands coups de rayons. La femme sort la mini-jupe et l'homme sa crème à bronzer. C'est l'époque du magdalénien supérieur (13000 à 11000 avant notre pauvre ère). La forêt pyrénéenne avance. Elle conquiert les plaines et les vallées. Le Capitaine Thon affûte ses propulseurs à sagaie pour les faons et les oiseaux. Il y incruste l'ocre, l'ambre et le lignite. Il s'éponge le front régulièrement après avoir enlevé sa parure en forme de tête de cheval. La montagne retentit du galop des aurochs et des bouquetins. Ce soir, il échangera des côtes de renne contre un collier en dents de cachalot pour offrir à Bibiche, jeune et belle comme le monde. Elle servira l'apéritif à Freddo, magdalénien moyen (surnommé le Magdo) spécialiste du façonnage des os crâniens de ses copains et de peintures parfaitement pornographiques sur les murs. Ils sont les héros de cette civilisation sans écriture qui vécut dans les Pyrénées, d'Altamira à Niaux, d'Itsurtz au mas d'Azil. Le Musée des antiquités nationales, au château de Saint-Germain-en-Laye lui consacre une passionnante exposition jusqu'au 8 juillet prochain. Allez-y et essayez de trouver la trace du sergent Gracia a priori invisible à cette époque.

Parce que, peut-être, il est beaucoup plus vieux

Joseph Grec

Stratégies

Blé : plus ça change, plus c'est la même chose...

Depuis 1960, la hiérarchie mondiale de la production du blé est monopolisée par six pays : le Canada, la Chine, les Etats-Unis, la France, l'Inde et l'URSS. En trente-cinq ans, la production mondiale est passée de 242 millions de tonnes à 564 millions. L'URSS fut longtemps le premier producteur mondial... et le premier importateur mondial. En 1960, à l'époque du Lyssenkisme triomphant, les Soviétiques produisaient 65 millions de tonnes de blé (27 % des récoltes mondiales) ; 67 millions en 1965 (25,6 %). Or, la Russie importait massivement du blé américain. Ceci était dû au manque de silos à blé et à un système de transport calamiteux qui faisait que la moitié des récoltes (dans le meilleur des cas...) pourrissait, faute d'atteindre les centres urbains. En 1914, la Russie était déjà première productrice mondiale, mais également première exportatrice, puisque le blé d'Odessa nourrissait la France.

En 1960, la hiérarchie était la suivante : URSS, USA, Chine, Canada, France, Inde. Elle n'évoluera pas en 1965. En 1975, l'Inde prendra la quatrième place, sa pro-

duction étant multipliée par 2,5 en 15 ans, grâce au "blé nouveau" du Penjab. La production mondiale y est alors de 383 millions de tonnes, mais l'URSS ne pèse plus que 21 % alors que la part des USA est de 15 %. En 1980, la France reprend la cinquième place, au détriment du Canada. La Chine devient numéro un mondial en 1985, perd cette place en 1990 mais la retrouve en 1991.

L'effondrement de l'URSS amène le bouleversement du peloton de tête : en 1994, on trouve la Chine (102 millions de tonnes), les Etats-Unis (63,1), l'Inde (57,8), la Russie (37), la France (30) et le Canada (23,2).

Derrière les six grands, il y eut beaucoup de changements, des puissances agricoles s'éteignant, d'autres naissant. La Turquie oscilla entre la septième et la huitième place selon les récoltes. L'Australie, toujours bien placée entre la septième et la neuvième place, voit sa production s'effondrer en 1994 (quinzième rang, 8,6 millions de tonnes), à cause de la sécheresse. L'Allemagne s'est toujours maintenue à un rang honorable (en 1994, elle est neuvième avec 16,2 millions de tonnes). Parmi les dispa-

rus, on note la Roumanie, dixième en 1960 avec 5 millions de tonnes, encore seizième en 1990 avec 7,3 millions de tonnes, mais n'en produisant plus que 3,2 millions en 1993 ! De même, l'Italie chute du huitième rang en 1965 au seizième rang en 1994. En revanche, parmi les nouveaux venus, on note l'Iran, dont la production a doublé en dix ans (11,2 millions de tonnes et douzième rang), le Pakistan, qui s'installe dans les dix premiers dès 1980, et surtout l'Arabie Saoudite, qui, en 1994, occupe le dix-huitième rang avec 3,6 millions de tonnes, une production supérieure à celle de la Roumanie ! A noter que l'Ukraine occupe une honorable septième place avec 18 millions de tonnes produites et que le Kazakhstan occupe la treizième avec 11 millions de tonnes (contre 18,3 millions en 1991).

Les premières statistiques pour 1995 annoncent une récolte désastreuse en Russie (on parle de moins de 30 millions de tonnes !), alors qu'elle serait exceptionnelle en France, ce qui permettrait à notre pays d'occuper pour la première fois la quatrième place...

Henri de FERSAN



Mon Journal

par *Séraphin Grigneux, Homme de lettres*

Le vilain petit diable informatique ayant rendu à peu près incompréhensible le dernier extrait du journal de Séraphin Grigneux, nous en donnons à nos lecteurs une nouvelle version accompagnée de nos excuses.

Le 28 mars 1996

On parle beaucoup des vaches folles anglaises. Je ne m'étais pas trop intéressé à l'affaire en ses débuts, car j'avais cru que l'on commentait ainsi, sans excès d'élégance, les extravagances tapageuses de ces dames de la famille royale. La télévision m'a détrompé. J'y ai assisté au spectacle de bovins britanniques jusqu'ici honorablement connus qui se livraient sans retenue à de pénibles exhibitions, jetant dans tous les sens des membres qu'ils eussent dû tenir pudiquement rassemblés au contact du sol. C'est à ces choses-là que l'on mesure la décadence de nos voisins d'outre-Manche, certes réputés pour leur originalité, mais donnés naguère en exemple de dignité et de modestie.

Le triste tableau de ces gesticulations incontrôlées a immédiatement orienté ma pensée vers notre Chirac. Je me rappelai alors que le président s'était plu à longuement flâner au Salon de l'Agriculture. Il y pouvait flatter des croupes qui n'étaient ni rétives ni complaisantes. Il n'y trouvait qu'interlocuteurs de son niveau : "Meuh !" faisait l'un ; "ça, c'est un cheval !" commentait le président avec compétence. Mais, je me le demande, notre grand agité n'aurait-il pas contracté à ce Salon la maladie des vaches folles ? Je frémis à l'idée qu'il faudra peut-être l'envoyer à l'équarissage ou l'incinérer dans la cour de l'Élysée.

Le 1er avril 1996

Que ce soit derrière les guichets, à la télévision ou dans les films, nos

contemporains ont perdu leur visage. On ne leur voit plus qu'un profil reflétant les lueurs verdâtres de glauques écrans pendant que leurs doigts se contorsionnent ridiculement sur des claviers. L'homme soumis à la machine ne dialogue plus qu'avec elle. Et il ne lit plus, réduisant à la misère les honnêtes travailleurs du livre.

C'est ce que m'expliquait tout à l'heure un éditeur à qui j'étais venu réclamer mes droits d'auteur. "Quels droits ? Je ne vends plus rien", me dit cet homme de bien en laissant couler de grosses larmes qui manquèrent d'éteindre son havane. "J'en suis réduit", ajouta-t-il dans un sanglot, "à fumer les cigares que l'on m'offre pour me remercier d'abriter dans mes placards les réserves de champagne que vous voyez là." Et il se mit à pleurer de plus belle pendant que je me retirai sur la pointe des pieds. Le cœur serré, je laissai discrètement un billet de 100 francs sur la cheminée.

Cet éditeur tient ses bureaux dans un immense building et je remarquai qu'il avait ôté sa plaque de leur porte, dans l'espoir de décourager les recherches des créanciers. J'en croisai néanmoins, errant dans le labyrinthe des couloirs, deux ou trois qui s'obstinaient à tenter de le débusquer. L'un d'eux avait installé son sac de couchage sur un palier pour y passer la nuit et faisait frire une paire de saucisses sur la moquette. Un autre, moins prévoyant, se traînait sur les coudes, le visage blafard et mal rasé ; en me voyant, il gémit : "A boire !"

J'avais connu ce genre de situation dans mes débuts. J'habitais alors au fond d'un couloir et, pour échapper à mes créanciers, j'avais cloué sur la porte de ma chambre une pancarte "toilettes". S'il arrivait que l'un d'eux vint néanmoins secouer le battant, je criais de la voix de fausset propre à la pudeur angoissée : "Y a quéqu'un !"

P.C.C.

Daniel Raffard
de Brienne

Mes Carnets

par Pierre Monnier

Vous me direz que je cite souvent Louis-Ferdinand Céline. Ce n'est pourtant pas de ma faute s'il nous devance dans toutes nos réactions. Une fois encore, alors que je me disais : "La haine et la sottise de ceux qui nous abreuvent de calomnies sont peut-être une punition envoyée du Ciel", je rencontre ceci, sous la plume de Ferdinand : "Ah ! Que labourer de telles immensités de cancres devient, bien avant l'agonie, bien avant l'oubli, la plus terrible des contritions, la plus âcre des pénitences, pour toutes nos vanités, faiblesses, brèves glorioles, orgueils secrets ou pavoisants".

"Penser est si difficile que la plupart des gens jugent"
(Carl-Gustav Jung).

Dialogue : "Monsieur Le Pen, vous avez beau avoir donné mille preuves de votre patriotisme, de votre courage et de votre attachement au peuple de France... je vous ferai retirer la nationalité française !!!"

— Ah ?... Bon... Eh bien, moi, je vous fais retirer votre siège de député..."

Jean-Paul Belmondo proteste avec raison contre l'ostracisme dont sont l'objet de grands sculpteurs français : Carton, Despian, son père, Paul Belmondo. Que l'on soit figuratif, abstrait ou déformiste est sans importance. Celui dont le seul critère de jugement semble être de reconnaître facilement ce que cela représente est l'égal en sottise de celui qui fait des bulles quand il croit découvrir la forme d'un poireau dans une toile abstraite. Paul Belmondo est un beau sculpteur dont je connais des œuvres remarquables, des dessins superbes et des bustes que je tiens pour des œuvres majeures.



Vache folle : un Blitzkrieg

Et si l'Affaire des vaches folles n'était pas autre chose que la plus formidable expérience de *mass manipulation* de la décennie

C'est la question que l'on est contraint de se poser dès que l'on considère froidement cette affaire qui mobilise les médias depuis bientôt un mois.

Le 20 mars 1996, des centaines de milliers de ménagères européennes ont acheté de la viande de bœuf chez leur boucher ou dans un supermarché. Le 25 mars 1996, elles ont passé leur chemin, sans un regard. Or, il s'agissait probablement de la même viande, issue du même élevage, peut-être de la même bête.

Mais, entre-temps, les médias étaient passés par là. Une formidable opération de propagande avait martelé le cortex occidental relié directement à la grosse boîte cyclopéenne.

Et la rumeur a fait le reste.

Disons-le tout net : nous ne croyons pas un mot de cette histoire de vaches folles

Chaque jour, le consommateur européen ingurgite d'autres poisons, et de bien plus dangereux, dans

l'indifférence des donneurs de leçons ! Interdit-on le tabac qui, sûrement, tue mille fois plus et rapporte soixante-dix fois moins (0,6 milliards, contre 40 pour l'élevage bovin en France) ?

Les vaches (même sans la poudre de moutons malades que les savants fous des multinationales agrochimiques leur ont fait absorber) sont imbibées d'antibiotiques et de nourritures chimiques. D'ailleurs, une bonne partie sont des laitières Holstein dont l'insipide production sert à la confection du lait UHT, sans valeur nutritionnelle et même dangereux à cause d'une réhomogénéisation qui en fait un vecteur d'artériosclérose.

Aussi, dans une société où l'alimentation industrielle est le principal pourvoyeur du système médico-hospitalier, on est tout de même en droit de s'interroger sur pareil tintamarre alors que l'on n'est même pas sûr que la maladie de Kreutzfeld-Jacob soit transmise par l'encéphalopathie spongiforme des vaches.

L'agro-chimie-industrie tue chaque année des dizaines de milliers de personnes en France. A-t-on pour autant

affolé les populations ? A-t-on suspendu mille journaux hystériques aux communiqués des crétins de Bruxelles ? A-t-on convoqué savants, spécialistes vétérinaires et médicaux, jean-foutre politiques pour, toutes affaires cessantes, étudier les moyens de juguler le mal ?

Et Mr Vasseur, plus suffisant que jamais, a-t-il bafouillé autant de philippiques comminatoires dont on l'a vu accabler "nos amis anglais" ?

Allons-donc ! Il y a d'autres raisons à cette effarante palinodie, dont deux en tout cas sautent à l'esprit.

La maladie de la vache folle ne date pas d'hier. Il y a cinq ans que le monde entier est averti. Croit-on vraiment qu'en Angleterre, pays champion de la sélection animale, dont les services phyto-sanitaires ont assuré au cheptel national une renommée inégalée, on aurait, sans broncher, laissé se développer une pandémie aussi vicieuse ?

On est très fier, en France, de la Charolaise, de la Blonde d'Aquitaine, de la Limousine. Et pourtant, les rois de la viande, de l'Australie au Canada et de l'Afrique du Sud au

Middle-West, ce sont l'Angus et le Hereford.

De même, la plus belle des vaches laitières est, pour longtemps encore, la Jersey.

Ce qui explique l'effarement du gouvernement britannique ainsi que des responsables agricoles du Royaume Uni devant la brutalité de l'attaque qui les a, d'évidence, pris par surprise. Si, pendant dix jours, ils refusèrent les abattages massifs auxquels l'Europe les poussait, ce fut bien parce qu'il n'y avait nulle nécessité.

Ce n'est qu'à une formidable pression et à des menaces massives circonstanciées et secrètes que les Britanniques finirent par céder.

Et dans quels termes ! C'est tout simplement grotesque : quinze mille bêtes seront exterminées chaque semaine pendant six ans. Pour atteindre quatre millions d'animaux.

A quoi cela rime-t-il ? Va-t-on, pendant ces six années, tenir arbitrairement confinés dans des camps de concentration des centaines de milliers d'animaux nourris et soignés en attendant le four crématoire ? Va-t-on jeter le lait de ces vaches en



contre l'élevage européen

quarantaine ? Va-t-on engraisser les veaux ou bien va-t-on les laisser mourir de faim avant de les brûler ?

Et pourquoi abattre uniquement les animaux âgés de plus de trois ans ? Sauf à considérer que les vaches de cet âge seraient nées stériles de génération spontanée, pourquoi leurs génitrices et leurs descendantes ne seraient-elles pas suspectes ?

Tout cela est incohérent. Illogique. Un brouhaha de panique. Une pagaille paranoïaque. Mais ce "gigantesque bordel" est curieusement bien organisé, selon un crescendo savant allant de la rumeur à la panique généralisée, qui a permis d'imposer n'importe quoi à des "autorités" totalement dépassées par leurs opinions publiques rendues hystériques.

En France, l'article 224 du Code rural recense les maladies contagieuses chez les ruminants et impose des mesures spécifiques allant jusqu'à l'abattage en cas de rage, peste, clavelée, brucellose, fièvre aphteuse, gale et fièvre charbonneuse. La tremblante du mouton, qui touche le système nerveux, ne

connaît aucun antidote et tue dans tous les cas, ne figure pas dans ce tableau. Parce qu'elle n'est pas transmissible...

Sauf crime contre nature de faire manger à des herbivores les cadavres contaminés d'autres herbivores.

Mais le gouvernement Major — et c'est notre première explication — manifestait depuis quelques mois une indocilité inacceptable pour les zéloteurs de Maastricht. John Major paraissait de plus en plus réticent face au schéma fédéral européen décidé par les mondialistes. Il fallait le mettre au pas comme on le fit pour celle qui le précéda.

La seconde explication est plus angoissante encore.

Imagine-t-on que les éleveurs anglais, traumatisés et indemnisés à moitié de leurs pertes, vont reconstituer leur cheptel ? Aucune chance. L'élevage d'outre-Manche est définitivement condamné.

Il n'en va pas différemment du Continent et singulièrement de la France. La crise que subit l'élevage bovin depuis quatre ans a pris ces derniers mois des dimensions catas-

trophiques. Nombre de petits éleveurs ont gardé partie de leur troupeau en surnombre cet hiver parce qu'ils ne trouvaient pas d'acheteur.

Or, à Rungis, on parie qu'à la suite du choc psychologique subi par les consommateurs la reprise des ventes, qui ont baissé de plus de 50 %, ne se manifestera pas avant trois mois.

D'ici là, des dizaines de milliers d'éleveurs déjà à bout de ressources auront dû abandonner. La place est à prendre. Par qui ? Devinez.

Il y a quinze ans, déjà, les petits éleveurs US ont été ruinés par des prix manipulés à la baisse. Sur ce champ de ruines, les frères Belzberg, empereurs américano-canadiens de l'élevage comme Bronfmann l'est de l'alcool, n'auront aucune peine à installer un monopole absolu, puis à relever les prix à leur guise. Cette viande industrielle, bourrée d'hormones, d'antibiotiques, polyphosphatée au dernier degré est la saloperie idéale dont on se gave dans les fastfoudes.

Elle est la gastronomie du futur que le Mondialisme promet aussi à l'Europe. Et on ne sau-

rait trop s'étonner que, quelques jours avant que n'éclate cette affaire de la vache folle, USA et Bruxelles avaient simulé une grosse colère à propos de viandes hormonées que la C. E. prétendait vouloir interdire. La belle blague !

Bref, cet invraisemblable roman n'aura été qu'un prétexte.

La viande produite en Europe — Grande-Bretagne comprise — permettrait à une population paysanne de survivre. Et quels qu'aient été les apports chimiques et pharmaceutiques que ce cheptel avait à subir, on ne saurait le comparer au troupeau US, enfermé dans un véritable univers concentrationnaire et piqué à longueur de journée afin d'accélérer croissance, rendement et profits pour la famille Belzberg.

Les USA ont déjà décidé qu'il n'y avait pas de vaches folles chez eux. Dans les mois qui viennent, les chambardements qui vont bouleverser le monde de la viande européenne diront que nos explications sont bonnes.

Mais il sera trop tard pour revenir en arrière.

Gilbert MONCHANIN



Les contribuables contraints de financer la mafia du porno-business

Plusieurs dizaines de pédophiles ayant été récemment identifiés et arrêtés grâce au fichier d'adresses d'une officine spécialisée, la presse fait ses choux gras de l'affaire, feint la stupeur indignée et souligne l'appartenance de l'un des dirigeants du gang à un groupuscule "neo-nazi".

Foutus hypocrites ! Comme si ces journaux ne savaient pas depuis longtemps que c'est la gauche branchée qui, au nom "des libertés", inspire et exploite ce marché répugnant et que c'est, grâce à elle, l'Etat qui, le plus officiellement du monde, protège, entretient et finance ces tarés !

Personne, en effet, dans la presse, ne peut ignorer l'énorme scandale des subventions que, sous couvert de lutte contre le Sida, les ministères et les administrations, dirigés par des hommes de gauche, dispensent à des associations d'homosexuels.

Inlassablement dénoncé par les associations familiales et, en tête de celles-ci, par "La Cité vivante", il n'a à ce jour soulevé que les lazzi contre le danger de retour à l'Ordre moral. Depuis des années, les protestations se heurtent à l'indifférence, aux ricanelements, voire aux menaces de la mafia du porno-business et de son lobby de porcs rassemblés dans le sinistre "Réseau Voltaire" que par-raine Gaillot-évêque. Le *Libre Journal* en a dénoncé, à plusieurs reprises, sans être démenti ni poursuivi, les dirigeants et les profiteurs, dont

des journalistes connus et respectés (tel Guy Sitbon, ancienne vedette du *Nouvel Observateur*, devenu empeureur de la presse pornographique) ou des repris de justice multirécidivistes (comme le roi des supermarchés du sexe, installé dans la banlieue de Perpignan).

Mais voici que, depuis quelques semaines, la page "Courrier" du *Figaro*, sous la pression de lecteurs épouvantés, aligne des révélations de plus en plus ahurissantes.

Au point que le vrai scandale deviendra rapidement politique si un élu ne se décide pas à s'emparer de l'affaire et à la soumettre à la représentation nationale. Un lecteur écrit d'ailleurs : "J'ai tenté en vain d'alerter le monde politique à ce sujet ; je n'ai jamais obtenu la moindre réponse".

– Première découverte : le montant des subventions. En 1995, cent sept associations différentes ont reçu un total de cent trente et un millions et demi de francs (dix millions de centimes par association et par mois !) de la part du seul ministère du Travail.

La charge par contribuable est donc de sept francs, compte non tenu des subventions que versent les autres administrations (Santé publique, Jeunesse, Culture, Intérieur, Pénitentiaire, Education nationale, etc.) et les collectivités locales.

En fait, on peut raisonnablement estimer que, *volens nolens*, chaque contribuable français consacre au financement de la mafia du porno-

business l'équivalent du prix d'une revue spécialisée ou d'une place dans un cinéma pornographique.

– Deuxième scandale : la lutte contre le Sida est un prétexte. En réalité, ces associations sont des officines de promotion de la plus abjecte pornographie.

Un médecin du Centre de dépistage de Verdun (!) mange le morceau dans le "Bloc notes" de Max Clos et énumère les actions financées par l'Agence de lutte contre le Sida.

Pour l'essentiel, il s'agit d'opérations d'incitation à la débauche et à la découverte de l'homosexualité ; opérations diffusées sans aucune précaution relative à l'âge des "cibles" et donc ouvertes à n'importe quel gosse.

Parmi celles-ci, l'édition de cinq *Petits livres du sexe et de l'amour*, d'une revue obscène, *Illico*, d'une brochure intitulée *Garçons entre eux*, qui s'adresse en ces termes au lecteur : "Tu as déjà craqué pour d'autres garçons, ce désir te trouble, le Sida t'inquiète". Plus quelques autres publications dont on ose à peine citer les titres : *Safer sex*, *Hard Ok*, *Safe Ok*, *Sucer et se faire sucer*, *Sauts d'homme*, *Sodomie*, *capotes et gels*.

– Troisième scandale : cette presse pornographique, financée par les fonds publics, est recommandée officiellement par la Direction générale de la Santé, au ministère du Travail et des Affaires sociales (8, avenue de Ségur, 75350 Paris).



Lancelot, Christ et pontife

Dans *Le Chevalier de la charrette*, Lancelot doit franchir le pont de l'épée, aussi étroit que peut l'être le chas de l'aiguille dans la parabole du Christ. Parfois même, le pont est gardé par un dragon, symbole des forces chtoniennes, émanation d'un psychisme inférieur.

Avant de parvenir au pont de l'épée, Lancelot bat le chevalier orgueilleux et accorde sa tête à la sœur de Méléagant. Cette dernière le libérera plus tard de la tour sinistre ; elle n'a pas pardonné à ce chevalier d'avoir tué l'homme qu'elle aimait.

Le pont effrayant est ainsi décrit :

*Au pié del pont, qui molt est max,
Sont descendus de lor chevax,
Et voient l'eve felonesse
Noire et bruïant, roïde et espesse,
Tant leïde et tant espoantable
Con se fust li fluns au deable...*
(v. 3013-3018)

L'eau félonesse, fleuve du diable, est une constante de ce type de texte. Dans *La Mule sans frein*, Gauvain ose franchir le fleuve en sautant sur une planche. Ici, le pont interdit l'usage du cheval, auquel le chevalier de la charrette a d'ailleurs déjà renoncé. Le pont de l'épée a un symbolisme guerrier, religieux et christique évident. Lancelot, qui va se blesser aux pieds et aux mains, va justement en retirer des stigmates.

*D'une espee forbie et blache
Estoit li ponz sor l'eve froide,
Mes l'espee estoit forz et roïde,
Et avoit deus lances de lonc*
(v. 3028-3031).

La lance qui appartient au

champ lexical de la guerre renforce l'impression d'épreuve pour un guerrier. Inversement, le pont sur l'eau revêt un symbolisme inférieur à celui de l'épée, marqué par le baptême de sang que subit Lancelot. Plus prosaïquement, Gauvain manque de s'y noyer. L'intensité dramatique de cet épisode est bien inférieure au "passage" de Lancelot. Gauvain est presque ridicule :

*Ont mon seignor Gauvain veü,
Del pont trabuchié et cheü,
An l'eve, qui estoit parfonde...
Or le voient , et or le perdent*
(v. 5117-5121).

Par
Nicolas
Pérégryn

Autre forme particulière de franchissement, l'épreuve des barreaux que Lancelot écarte, là encore, au prix du sang pour rejoindre la Reine encore prisonnière : épreuve de fer et de sang.

*As fers se prant, et sache, et tire,
Si que trestoz ploier les fet
Et que fors de lors leus les tret.
Mes si estoit tranchanz li fers...*
(v. 4644-4647)

C'est Chrétien de Troyes qui donne à Lancelot une dimension véritablement christique : Lancelot libère la Reine et il libère les âmes enfermées dans le royaume de Gorre par Baudemagu. Il est dit, dans le Lancelot en prose, que Baudemagu

avait voulu récupérer les sujets dérobés en quelque sorte par Uter Pendragon, le père du roi Arthur. L'isolement de son royaume est rendu possible par sa configuration géographique et les fameux ponts, dont celui de l'épée, en forme de croix, que franchit Lancelot en se blessant, comme le Christ sur la croix, les pieds et les mains. Les stigmates qu'il porte ne l'empêchent pas de demander aussitôt à Baudemagu la possibilité de combattre son fils, Méléagant, pour libérer la Reine, objet unique de sa quête.

Messie, Lancelot l'est par le caractère inouï et irrésistible de sa mission. Il l'est aussi par ce que les "noveles" volent comme des prophéties et sur plusieurs textes arthuriens, la Charrette, le Chevalier au lion, le Lancelot en prose. "Noveles" qui annoncent qu'un chevalier va arriver qui libérera les âmes emprisonnées dans le royaume de Baudemagu.

D'autres traits spirituels évoquent le Christ dans *Le Chevalier de la charrette* ; l'humilité absolue de Lancelot, sa modestie, sa naïveté, presque, qui permet au nain, puis à Méléagant, puis à des tentatrices de l'arrêter et de le retenir pour un temps. Lancelot n'est pas rusé. Il est fort mais pas surnois. On peut rappeler, comme saint Paul d'ailleurs, que le Christ n'est pas issu de la tribu de Levi mais de celle de Juda, et qu'il a donc des origines guerrières et royales plutôt que sacerdotales. Enfin, l'amour que Lancelot fait à la Reine Guenièvre équivaut dans cette perspective au baiser de l'Époux, à l'union mystique du Christ et de l'Âme de sa créature.



Bien touché ! Mais ça ne fait rien, on marche quand même ! » Le 25 septembre 1915, à Roclincourt, au nord d'Arras, le capitaine Albert Malet vient de recevoir une balle en pleine poitrine alors qu'il avance vers une tranchée allemande.

C'est au compagnon d'armes qui se penche vers lui qu'il lance ce mot. Sur quoi, à la stupeur de ses hommes, l'officier se relève et reprend sa progression. Mais, cinquante mètres plus loin, alors qu'il s'apprête à sauter dans la tranchée ennemie, un second coup tiré à bout portant le couche sur le parapet. Il a quarante et un ans.

L'attaque ayant échoué, on ne retrouva jamais le corps du héros, qui fut signalé comme disparu.

Sa mère, persuadée que, blessé, il avait été fait prisonnier, garda obstinément jusqu'après l'armistice l'espérance de son retour. Paradoxe de l'Histoire : bien peu, sans doute, des millions d'élèves qui, depuis un siècle, se sont penchés sur ses

livres, ont su qu'Albert Malet, la moitié du fameux et redouté tandem Malet-Isaac, avait trouvé une mort glorieuse dans l'un des événements historiques les plus considérables du XXe siècle : la Première Guerre mondiale.

Roi Alexandre de Yougoslavie".

Est-ce cette lecture qui incite le jeune Alexandre Ier à sauter le pas ? Toujours est-il qu'à dix-sept ans le roi se décrète majeur, chasse les régents, abolit la constitution et rappelle son père

Jamais Malet n'oubliera les circonstances de la conjuration.

Où les historiens ne voient aujourd'hui que la mort d'un prince à la fois faible et autoritaire, d'un potentat impopulaire auquel ses sujets reprochaient son mariage avec une intrigante, d'un monarque victime d'inextinguibles haines dynastiques, lui perçut une tragédie intime. Et surtout, il fut le témoin épouvanté de la duplicité et la sauvagerie humaines. La veille de la nuit tragique, il avait vu, en effet, les conjurés faire assaut de politesse lors d'une réception à la cour. Quelques heures plus tard, les mêmes hommes, brutes déchaînées par l'alcool, s'acharnaient sur leurs victimes à coups de sabre, à coups de botte, à coups de revolver.

De cette horreur, Malet avait fait ce qu'il appelait son "critérium".

Souvent, de sa voix persuasive, il développait pour ses amis les circonstances du complot, exposant avec l'art consommé et si personnel qui

Albert Malet, l'historien

Et pourtant, quel sujet de méditation la vie et la mort du capitaine Albert Malet auraient offert à tant de générations d'élèves français !

Né le 3 mai 1864 à Clermont-Ferrand, Albert Malet est reçu à l'agrégation en Sorbonne à vingt-cinq ans.

Très vite, il rencontre l'Histoire en dehors de ses livres.

A vingt-huit ans, brillantissime professeur, il est en effet appelé à la cour de Serbie pour parachever l'éducation du prince Alexandre Ier Obrenovic, alors âgé de seize ans.

Son premier ouvrage sera d'ailleurs un "Précis d'histoire diplomatique pour l'enseignement du

Milan Ier qui avait abdiqué cinq ans plus tôt.

Le père et le fils instaurent alors un régime appuyé sur l'armée et la police secrète qui durera une décennie. En 1903, trois ans après avoir exilé son père qui s'opposait à son mariage, Alexandre Obrenovic sera assassiné avec la reine Dragga.

On imagine l'effet que ces événements, survenus dans la sauvage beauté d'un royaume aux allures et aux couleurs d'opérette tragique, vont avoir sur l'imagination et l'intelligence d'un universitaire français de trente ans formé à l'austère école sorbonnarde.



était le sien le décor, les personnages, les ressorts secrets de l'action et ses péripéties effrayantes.

Puis, il en tirait la leçon humaine.

Malet, en effet, ne fut pas de ces historiens qui ne voient le monde qu'à travers le brouillard des traités, des décrets, des dossiers poussiéreux. Ce qui l'intéressait avant tout, c'était "l'humaine nature", cette insondable, imprévisible, insaisissable nature qu'il avait vue à l'œuvre et qui avait transformé des courtisans aimables en tueurs sanguinaires.

Dans ses recherches, l'historien prenait d'abord en compte la géographie : les "qualités foncières du terroir", disait-il. Il intégraient ensuite les facteurs économiques, mettant en lumière le rôle de l'agriculture, de l'industrie, du commerce dans l'évolution des sociétés. Puis, sur ce canevas, il laissait courir l'imprévisible navette des passions humaines, montrant combien la trame la plus admirable pouvait être gâchée par les travers, les vices, les égoïsmes d'une

poignée de puissants ou par la médiocrité des petits et exaltant par là même le rôle de la Providence capable de remédier aux tares les plus incurables des pauvres humains.

Ainsi, ce petit universitaire sec, nerveux, aux yeux clairs de

blesses, les chutes et les trahisons humaines.

Paul Bruzon, qui fut son collègue et son ami, assure que "l'œuvre entière d'Albert Malet fut écrite avec un souci constant d'exalter le rôle civilisateur de la France".

qui croyait à la Providence

Celte, à la diction impeccable, à la mise presque trop soignée, à l'esprit méthodique et ordonné jusqu'à la manie était-il profondément convaincu que la France était prédestinée.

"Gesta Dei per Francos" était pour lui plus qu'un mot. L'explication surnaturelle des privilèges infinis accordés à ce pays qu'il aimait : sa géographie toute d'harmonie, son climat si parfaitement fait pour l'homme, ses fleuves inépuisables, la fécondité de ses terres, la richesse de ses mines, la splendeur de ses forêts, tout, aux yeux de Malet, faisait de la France un pays "missionné" malgré les déchéances, les fai-

Ce talent fit d'Albert Malet l'un des agents de la renaissance patriotique qui se manifesta dans la jeunesse française au cours des dix années qui précédèrent le conflit.

Comment aurait-il pu en être autrement ?

Que l'on songe, en effet, que l'enfant de dix ans, qui, entré en 6ème en 1904, allait être jeté dans la guerre à vingt ans en 1914, avait été entièrement formé, sur le plan historique, par les ouvrages que Malet publia au long de cette décennie. Avec Charles Maquet d'abord, puis avec M.P. Grillet et, enfin, avec Jules Isaac.

Si l'on veut mesurer l'influence réelle de ce tout jeune histo-

rien sur les enfants de France, il faut savoir qu'entre 1903 et 1911 Albert Malet publia, à l'usage des classes primaires et secondaires, vingt volumes d'Histoire couvrant l'aventure humaine de l'Antiquité à la fin du XIXe siècle. Ouvrages qui sont toujours en usage puisque la dernière parution est datée de 1992 aux éditions Marabout !

Au fond, il n'est pas un Français, fût-il le plus incurable des cancre, qui, au moins une fois dans sa vie, n'ait pas lu quelques lignes d'Albert Malet.

N'est-il pas profondément injuste que si peu aient su que les leçons de noblesse, de courage et d'honneur dont ces livres sont illuminés n'étaient pas vaines paroles et que le petit historien sut, le moment venu, donner sa vie avec autant de courage que les héros qu'il avait célébrés : Gaston de Foix, le Chevalier d'Assas, Latour d'Auvergne et tant d'autres figures qui, sans Albert Malet, seraient aujourd'hui, comme lui, ensevelies sous la poussière de l'oubli.



« KAMUI » Dessin animé japonais

Le phénomène "manga" a atteint nos librairies et rayons vidéo depuis quelques années déjà. Le graphisme japonais peut déconcerter les amateurs de la "ligne claire" que les amateurs de bande dessinée connaissent bien. "Kamui" est une réussite du genre puisque dessins et scénario sont de qualité, ce qui n'est pas souvent le cas dans ce type de production. D'une durée exceptionnellement longue (plus de deux heures), ce film d'animation est une excellente initiation au style cher à Bruno Gollnisch.

(Katsumi Vidéo.)

« PORTRAITS DE CHATS » Documentaire animalier

Possesseur de trois fêlides, je manquerais à tous mes devoirs si je ne signalais pas cette vidéocassette consacrée au chat, ce mammifère parfois caressant, toujours indépendant, chanté par les plus grands poètes, parmi lesquels Baudelaire. Siamois, persans ou simples fils de gouttières se côtoient dans ce film qu'apprécieront les amis des bêtes.

(Alpha Vidéo.)

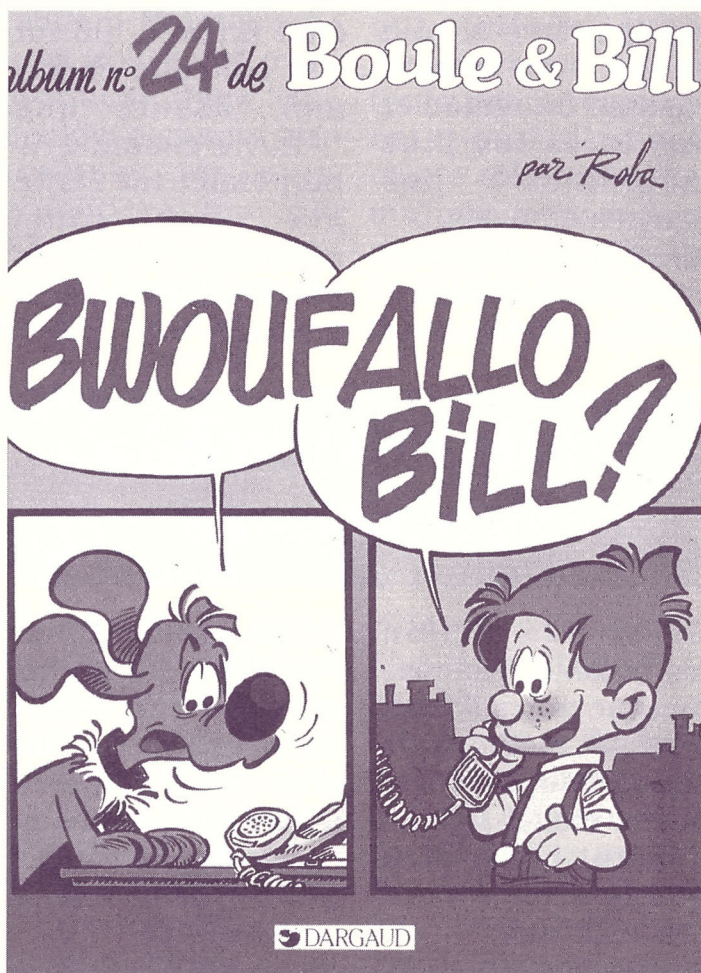
« CONGO » Film de Frank Marschall, avec Ernie Hudson

Le film d'aventures à grand spectacle est en voie de disparition dans les salles obscures. La raison ? Le coût de ce type de production. Et pourtant, "Congo" est la preuve que ce genre de film populaire est des plus distrayants. Alternent pendant près de deux heures action, fantastique, aventures, sans oublier d'excellents effets spéciaux. Un très bon spectacle.

(Paramount.)

C'est à lire

Une bonne partie de cocker



Depuis fort longtemps, des chiens sont les héros de bandes dessinées. Ainsi, Milou apparut dès la première de Tintin. Aux Etats-Unis, Snoopy est un des principaux personnages des Peanuts. Gai-Luron, quant à lui, naquit sous la plume de Gotlib dans les années

soixante et son graphisme rappelle celui de l'inénarrable Droopy. C'est en 1959 qu'apparut, dans le journal de Spirou, la truffe de Bill, le cocker compagnon inséparable de Boule, un garçonnet roux, vêtu d'une salopette bleue et d'un pull jaune à col roulé. Le père spirituel de ces deux

héros, Roba, est né à Bruxelles il y a soixante-six ans. Son parcours professionnel est exemplaire : après des débuts dans la publicité, il succéda à Uderzo dans l'illustration de la série "Sa Majesté mon mari", dans l'hebdomadaire féminin "Bonnes Soirées", avant d'entrer à Spirou où il illustrera entre autres deux histoires du mythique Oncle Paul. Après une collaboration avec Franquin pour deux aventures de Spirou, c'est la naissance de Boule et Bill, inspirés par son fils aujourd'hui âgé de quarante ans et par leur cocker d'alors. Depuis trente-sept ans, ce duo fait rire parents et enfants à travers des centaines de gags pour la plupart



élaborés en une page de huit cases. Le secret de cette série ? Premièrement, l'humour de Roba n'est jamais méchant. Si un personnage tombe ou heurte un lampadaire, on sait qu'il ne s'est pas vraiment fait mal. Deuxième clé de ce succès, l'importance de la cellule familiale. Boule et ses parents sont volontiers complices, surtout quand il s'agit de baigner Bill. Pas de rapports familiaux conflictuels mais une famille unie, ce qui paraît original aujourd'hui. Après des centaines d'histoires dessinées, Roba a gardé son humour de jeune homme, humour communicatif d'ailleurs. Pour prendre à votre tour un bain de jouvence, n'hésitez pas à rejoindre Boule et Bill dans leurs nouvelles aventures.

Attention ! Vos enfants risquent de vous chiper l'album avant que vous ne l'ayez terminé.

Références : Boule et Bill, "Bwouf Allo Bill", Editions Dargaud, 46 p., 53 F.

Michel Deflandre

Spécial Bande dessinée

« SCHTROUMFERIES

N°2 »

Editions du Lombard,
48 p., 53 F

Les auteurs de bandes dessinées ont le privilège d'être immortels à travers leurs héros. Ainsi, si Peyo a disparu il y a quelques années, les schtroumfs continuent leur petit bonhomme de chemin grâce au talent de Thierry Culliford. En quarante quatre pages, autant de nouveaux gags réjouiront les aficionados des lutins bleus.

« WOOLY WAN.

MISTER K »

De Roels et Renard
Editions du Lombard,
48 p., 53 F

Dans une société à peine

futuriste, un écrivain est convoqué au ministère de la Culture pour se voir signifier l'interdiction de continuer de publier quelque roman que ce soit. Le caractère prophétique de ses écrits n'est-il pas en cause ? Ce premier excellent épisode d'une nouvelle série est fort prometteur et le lecteur le plus difficile appréciera ce graphisme et un scénario de qualité.

« LE TOMBEAU D'ABSALON »

De Savard
Editions Dargaud,
52 p., 78 F

Les aventures de Dick Herisson sont populaires dans les milieux des amateurs de BD. "Le Tombeau d'Absalon" nous entraîne chez des propriétaires de toiles dues à un peintre italien du XVI^e siècle qui ont la fâcheuse particularité de

mourir de la même façon que les sujets de leurs tableaux. Policier et fantastique cohabitent heureusement jusqu'à la dernière page, qui réserve une surprise de taille.

« GATO MONTES A CORSICA »

De Walter Fahrer
Editions Dargaud,
60 p., 78 F

Gato Montes, après un séjour en Argentine, débarque en Corse afin de retrouver une amie rencontrée au cœur de la Pampa. Un cirque ambulancier, des bandits d'honneur et une vendetta n'ayant rien à envier à "Colomba" sont les ingrédients de cet album permettant de retrouver un héros qui rappelle par certains aspects Corto Maltese. Ce n'est pas un mince compliment.



Est-ce un effet de l'âge-rie ou bien celui de la spongiosité cérébrale qui m'atteint pour avoir bouffé trop de vache enragée dans ma jeunesse folle, toujours est-il qu'à la télévision, ne m'intéressent plus guère que les documentaires.

Les dramatiques françaises me tombent des yeux, les feuilletons allemands me font entrer en résistance, les polars français me font gueuler "vive l'anarchie", mis à part "Mariés, deux enfants", "La petite maison dans la prairie" et "Ma sorcière bien aimée" les séries américaines m'in-supportent, bref la fiction

en tube, en tranches, en rondelles, en vrac ou en tas, me plonge dans la transe et l'affliction.

Pareillement les jeux, les émissions de divertissement, les débats, les retrouvailles, les dumasse-ries, les bout-fields, les chavanneries, les laruetades me rendent hagard ou plus exactement, me rendraient si je les regardais et je me souviens, par exemple, de l'effort extraordinaire, soutenu par un ouisquie tassé et digéré par une tisane aux algues soignée, que j'ai dû fournir pour visionner l'inénarrable "Or à l'appel" afin d'en rendre compte dans ces colonnes.

Heureusement, il me reste les "bébêtes".

Non, je ne fais pas allusion au peu regretté show de M. Collaro ni aux émissions

anthropomorphico-angéliques du docteur Roussellet-Blanc mais, par facilité, à tout ce qui est documentaire, animalier ou non.

Ainsi sont "bébêtes" pour moi aussi bien "Le monde des animaux" sur la 5 que "Culture Pub" sur M6, un reportage sur les Dogons sur "Planète" qu'un autre sur la construction d'un igloo à Canal +. Est "bébête" Cousteau, mais aussi Pernoud, Augier, Péron, Hulot et même Maïté (ma saucière bien aimée).

On ne me donnerait que des docs que je serai l'homme le plus heureux de la terre mais, comme

vient encore de me le dire Beketch, "si t'as pas signé, c'est quand même pour en scier".

Aussi, veuillez prendre connaissance des programmes ci-après sans tenir compte des lignes ci-dessus.

SAMEDI 20 AVRIL

FRANCE 2 - 13 H 40

"Les grandes énigmes de la science"

Consacrée aux Mayas (sans abeille), ce documentaire s'interroge sur les raisons de leur déclin : ce peuple qui a inventé le zéro (sans Karl), qui a bâti les plus grands temples et pyramides (sans Bouygues) et protégé Tintin contre les Picaros, a disparu dans la nuit brune des temps. Pourquoi ? De Closets tentera de répondre à cette question qui nous taraude (sans frère) : oui, pourquoi ?

DIMANCHE 21 AVRIL

FRANCE 2 - 15 H 10

"Cousteau"

L'homme au tuba entre les chicots s'intéresse cette après-midi à "La tragédie des saumons rouges". Cette espèce qui a inventé le niveau à bulles, qui a exploré tous les lochs et tous les creeks, semble sur le déclin. Pourquoi, s'interroge l'homme de la femme au Cousteau entre les dents, oui, pourquoi ?

LUNDI 22 AVRIL

TF1 - 03 H 10 & 05 H 05

"Histoires naturelles"

Le critique installé devant son journal de télévision consulte les programmes transmis par les chaînes et s'interroge : pourquoi ces "Histoires naturelles" sont-elles diffusées aussi tard et pourquoi ne sait-on pas à l'avance de quoi il s'agit ? Oui, pourquoi ?

MARDI 23 AVRIL

TF1 - 20 H 50

"Opération Okavongo"

Nicolas Mc Hulot propulsé en "prime-time", c'est le triomphe du doc', même si le mercredi est généralement une soirée sinistrée, toutes chaînes confondues. Sous ce titre un peu tunnelleur qui devra s'imposer à l'exemple d'Ushuaïa (d'ailleurs représenté plus tard dans la soirée par des rediffusions, entrecoupé par "Combien ça coûte ?" qui ne nous dira pas combien ça rapporte à Nicolas), nous suivrons les traces, présumons-nous, du célèbre docteur Livingstone et nous découvrirons les Masaï, un des peuples les plus fascinants de l'Afrique, avec les Foulani bien sûr. Également

**DOC-DOC-DOC :
ENTREZ !**



des flamants moroses, des chimpanzés, des crocodiles, des lions et des zippopotames, toutes bêtes dont nous ne désespérons pas de vous dévoiler un jour la vie sexuelle débridée. Chez ce Nicolas-là, inutile d'aller chercher du vain. Mais pourquoi, oui pourquoi les Masaï n'ont-ils jamais obtenu de prix Nobel de littérature ?

JEUDI 25 AVRIL

M6 - 20 H 45

"La bataille d'Angleterre"

C'est quasiment un documentaire même si est reconstituée pour le cinéma une des plus fabuleuses guerres aériennes du siècle (celle du Pacifique n'est pas mal non plus et "Les têtes brûlées" que j'ai oublié parmi mes feuillets favoris en rend bien compte) avec une palanquée de célèbres acteurs (Michaël Caine, Trevor Howard, Curd Jurgens-ach ! sir Laurence Olivier et autres vaillantes vieilles tiges. Mais pourquoi, oui pourquoi, Battler Britton n'est pas au générique ?

VENDREDI 26 AVRIL

FRANCE 3 - 20 H 50

"Thalassa"

Le reportage principal est intitulé : "Un dimanche à Sydney" et rend hommage aux équipes de sauveteurs bénévoles qui s'activent chaque ouiquende sur les plages du Pacifique. Autre chose, croyez-moi, que les gosses poitrinaires de Malibu ou que les CRS de Palavas ! Passer un dimanche à Sydney est actuellement un de mes rêves les plus chers (c'est le cas de le dire), même s'il commencera par un samedi soir au "Cross" et même, tenez, par un vendredi tout entier dans le petit train des Montagnes bleues. On notera que dans "Faut pas rêver" qui suit, on nous annonce également un reportage sur "La barrière des dingos", cette ligne

Morice qui partage l'Australie en deux pour protéger le cheptel des dingos, ces charmants canidés dont je vous entretiendrai sous peu.

Mais pourquoi, oui pourquoi, suis-je à Paris et non pas à Bout-Boot-Pass ou Bloome ou Perth ou Alice-Spring ?

SAMEDI 27 AVRIL

TF1 - 03 H 05

"Histoires naturelles"

Y aura du cerf-service pour tout le monde puisque ce documentaire est titré (finement, ma biche) : "Drôle de brame".

J'en profite pour lancer un appel à nos abonnés calédoniens : quand vous venez à Paris, les mecs, pouvez-vous apporter un bocal de petit salé de daquet ?

Ça me changerait un peu de la folle vache enragée...

Mais pourquoi, oui, pourquoi ne m'offrez-vous pas du cerfff ?

DIMANCHE 28 AVRIL

"PLANETE" - Toutes heures

"Tout"

Étant ce dimanche chez une personne qui a les moyens de se payer le câble, je rentabilise au maximum mes performances humaines en jouant les tourteaux de sofa devant la chaîne du documentaire.

Rien ne m'échappe, comme à Agfa, tout m'intéresse, sauf peut-être les visites guidées dans les villes d'art (à propos d'art, saluons l'excellence de "Palettes" diffusée chaque jeudi à 20 heures sur Arte, vraisemblablement la seule émission qui est capable de faire rentrer Jacky Redon chez lui avant trois heures du matin).

En plus, si on a raté un reportage, ça repasse ! Vive "Planète", matin, quelle chaîne...

Mais pourquoi, oui pourquoi faut-il que je rentre chez moi le lundi matin ?

Sans portée

SAMBA BRÉSILIENNE

L'orage nous a pris sur le bateau, en pleine cérémonie d'offrandes de fleurs à la déesse de la mer ; c'est un parcours obligé du culte Candomble. La baie de tous les Saints nous cernait de toutes parts ; les nuages bas, violets et noirs écrasaient notre embarcation. Les couronnes et gerbes fuyaient dans le sillage tumultueux et il y avait belle lurette que l'auvent protecteur des intempéries avait été arraché.

Les gouttes s'écrasaient, ce n'était d'ailleurs plus des gouttes mais des lignes d'eau, tombant parallèles et drues, qui nous fouettaient le visage.

Nous avons atteint le quai, près de la ville basse de Bahia et les inondations nous ont tenu en respect près de trois heures.

Une favela s'est décrochée de sa falaise, non loin de la vieille maison aux esclaves.

Un pêcheur est mort.

Deux hommes, torse nu, frappaient des bidons.

Quelques trois cents personnes, agglutinées, mouillées, traversées, ont dansé spontanément. Ces deux musiciens, vêtus de pantalons rayés bleu et blanc, descendant à mi-mollet, pieds nus, étaient le dépouillement et la quintessence du Brésil (nous avions envie de faire le plein).

Samba, bossa, samba, pluie, tambour, paquets de vent, samba, samba, samba encore, piétinements... tout le monde dansait, riait, épanouissait... Samba, samba, pluie, vent...

La tonnerre a grondé.

La pluie s'est arrêtée.

Le soleil a tout séché, d'un coup.

On est parti.

La favela se remontait de sa boue, on rafistolait les planches.

Le pêcheur, allongé sur un grand linge multicolore, était rentré chez lui.

Le soir, devant l'église San Francisco, sur la petite place, près des *azulejos*, nous buvions une *caipirinha*, à la santé du Brésil.

Delaigle



« Fantôme avec chauffeur »
de Gérard Oury

Disons-le tout de suite : pour nous, c'est une totale réussite. L'âge venant, Gérard Oury, éternel amuseur, se préoccupe certainement de la vie et de la mort... Il signe, sur le sujet, ce film drôle et délicat à la fois qui risque de décontenancer son public habituel. Ce prince du rire et le roi de l'écriture Francis Veber ont mis au point une fable à la Capra où l'on est toujours entre rire et larmes engendrés par une cascade d'effets spéciaux et de gags superbes.

Un puissant PDG (Philippe Noiret) et son chauffeur (Gérard Jugnot), qui n'ont rien en commun et n'ont toujours eu que des rapports strictement de maître à valet, meurent à une journée d'intervalle. Quarante-huit heures, alors qu'ils sont maintenant fantômes, leur sont laissées avant le grand saut pour, enfin, se connaître et protéger ceux qu'ils aimaient... Devenus "passe-murailles", ils vont voir des choses surprenantes qu'ils ne soupçonnaient pas de leurs entourages respectifs durant leur vie terrestre... Le chauffeur, sorte de Don Juan des communs, était cocu... L'industriel découvre que son fils l'aime et que son meilleur ami et collaborateur l'a trahi à l'envi... Cette bien étrange balade, hautement morale, entre vie et trépas est autant jubilatoire pour tous les acteurs que pour les spectateurs. Signés Dubois-Pitof, les trucages (aujourd'hui effets spéciaux) superbes n'ont rien à envier aux élucubrations hollywoodiennes... Tout cela est totalement français, ce qui explique certainement le quasi-silence de la critique établie. Drôle, émouvant, moral et français... Pouah ! Vous avez donc toutes les raisons d'y courir en famille. L'ensemble de la distribution est remarquable : Jean-Luc Bideau est un parfait salaud. Quel acteur ! On retrouve avec bonheur Sophie Desmarets dans un rôle de fofolle sympathique et Daniel Gélin, superbe crinière blanche, qui, dans une courte apparition, est très émouvant... Il est Dieu si l'on croit, le Destin si l'on n'a pas ce bonheur...

Olmetta

L'Ecole nationale
vétérinaire d'Alfort

Métros, bus et RER mèneront à l'Ecole vétérinaire. On peut s'y promener à pied et découvrir le surprenant musée.

Ce bel ensemble architectural au milieu d'un immense parc, bien que misérable par manque de crédits, est sauvé. On imagine facilement que des promoteurs-vautours voulaient croquer le tout... Si près de Paris, une aubaine ! Ils ont raté leur coup. Après deux siècles de sommeil, l'un des plus vieux musées de notre pays se réveille et c'est tant mieux... Créé en 1766 dans le château d'Alfort en même temps que l'Ecole vétérinaire, émanation de l'ancien Cabinet d'amateur du roi Louis XV. Ce Musée Fragonard est resté deux siècles en léthargie, pour cause de purgatoire de l'anatomiste Fragonard accusé de folie, suivi des bouleversements de la Révolution et de l'évolution de la pensée scientifique qui, à la fin du XIXe siècle, envoya au magasin des accessoires les collections premières de l'Histoire naturelle. A côté de la collection de monstres d'animaux on peut voir les objets divers avalés par des vaches et des autruches, ainsi que des calculs inquiétants, par leur forme et leur taille, trouvés chez des chevaux, des vaches et des dromadaires. On voit encore des bizarreries comme le poumon et la trachée d'un cheval tué durant un attentat contre le roi d'Espagne au début du siècle, l'estomac et le squelette d'un chameau du cirque Barnum, le masque de cire d'un morveux, etc. A côté de l'insolite, le Musée montre certaines particularités du monde animal (dents, os, cornes, explication des maladies et tares). Mais, ce qui justifie, à elle seule, le déplacement, c'est la présentation des fameux "Ecorchés" de Fragonard. Les deux œuvres exposées sont les seules survivantes d'une éblouissante collection saccagée à la Révolution. Inquiétants, fascinants, ce cavalier montant un cheval au galop depuis deux siècles ou cet homme bravant les visiteurs avec la mâchoire de cheval qu'il brandit, menaçant, entouré de farfadets dansants : l'art théâtral va au-delà de la technique et de la connaissance anatomique, en un étourdissant spectacle au secret inviolé. Honoré Fragonard est le cousin germain du célèbre peintre Jean-Honoré Fragonard. Fou ? Génie ? Esthète ? Allez vous forger une opinion sur ce professeur d'anatomie. Tél. : 43 96 71 72.

Olmetta

« Un grand cri d'amour »
de Josiane Balasko

Un couple d'acteurs de théâtre mythique quinze ans plus tôt s'est séparé avec fracas. Aujourd'hui, ils se haïssent. Elle n'a plus d'engagements. Lui doit créer une nouvelle pièce qui devrait donner un deuxième souffle à sa carrière... L'histoire débute au moment où l'on apprend que sa partenaire sera indisponible. Pour sauver l'affaire, le producteur et le metteur en scène cherchent désespérément une remplaçante... Après moult réflexions, un seul nom s'impose : celui de l'ex-compagne. Il va falloir mettre en présence les deux monstres, anciens amants maintenant ennemis. On pouvait écrire sur le sujet un drame ou un vaudeville. Balasko a choisi la grasse rigolade.

Un S. Guitry, un J. Deval, un A. Roussin ou un M. Achard auraient trouvé jolis mots d'auteurs et fines répliques. Balasko se vautre dans le gras, le gros, le graveleux et le vulgaire. La situation du théâtre dans le théâtre a toujours réjoui le public car elle satisfait la curiosité. Mais quel malheur que, là où d'autres effleurent les choses à coups d'aile légers, l'auteur-interprète balance lourdement d'énormes pavés.

Le raffiné Jacques Crépineau, directeur du lieu, par ailleurs subtil historien du théâtre, doit se réjouir de remplir sa salle et ses caisses mais déplorer que ce soit avec ça.

Balasko a un réel talent...pour plaire à ce qu'il y a de plus bas... Elle joue donc pour ce rôle de comédienne sur le retour, alcoolique, un peu drogué de ces disgrâces physiques.

Son partenaire (et beau-frère à la ville) Richard Berry, se débrouille comme il peut mais ne fait pas exactement le poids... Etait-il bien utile de le mouler dans un pantalon de cuir noir ?...

Du gazon maudit à l'herbe folle, il n'y a qu'un pas.

Il est franchi.

Théâtre de la Michodière : 47 42 95 22.

P.S. : Sur le même sujet, Julien Vartet présente, au Théâtre des Mathurins, "Cinéma parlant", nettement plus raffiné dans l'écriture...

Olmetta



La porcelaine de Limoges

C'est au XVIII^e siècle, grâce à la découverte du kaolin, en 1768, à Saint-Yrieix-la-Perche, près de Limoges, que l'on parvient pour la première fois en France à fabriquer de la porcelaine dure.

Cette matière miraculeuse que les Chinois produisaient depuis longtemps avait soulevé l'admiration stupéfaite de Marco Polo : "Elle est fine, brillante et transparente comme les coquillages" s'enthousiasmait le voyageur.

La porcelaine tendre, de Sèvres, avait déjà grande réputation en Europe.

Mais la première manufacture créée et soutenue par le comte d'Artois, aux alentours de 1768, saura se montrer très vite une concurrente redoutable pour la fabrique royale.

Avec le "magique" kaolin, l'artisan porcelainier peut enfin prétendre à l'ultime perfection : le blanc. Ce blanc absolu qui nécessite, pour une parfaite transparence, le recours aux plus beaux kaolins justement.

Et c'est au milieu du XIX^e siècle que cet art atteindra son apogée, quand les porcelainiers auront enfin parfaitement maîtrisé les quatre étapes de la fabrication : la préparation des matières premières, le façonnage, la décoration et la cuisson.

Au fil des années, d'autres grandes manufactures émergeront. Ce sont les Pouyat, les Haviland, ou les Ardant, où le Bordelais Simon Baylac saura créer une des merveilles de la porcelaine, la "bûire Benvenuto Cellini", une aiguière à panse presque ronde, au col infiniment élancé et dont l'anse, très haute, est formée d'une mince tige blanche autour de laquelle viennent s'enrouler deux tiges vert amande dont les feuilles de vigne grimpent jusqu'au bec verseur. Quand bien même elle ne proposerait que cette seule pièce, l'exposition présentée au Musée du Luxembourg vaudrait la visite !

Mais l'amateur sera comblé puisqu'il lui est aussi donné d'y admirer des exemplaires du service que la Manufacture de Haviland créa pour le président Haynes en 1789. Ainsi, pour le XX^e Siècle, que de rarissimes pièces de style Art nouveau et Art déco, pour lesquelles les porcelainiers s'assurèrent la collaboration de maîtres de l'envergure des Lalique, des Dufy et même des Bourdelle !

Nathalie Manceaux

Né le 2 novembre 1808 à Saint-Sauveur-le-Vicomte, Jules, Amédée Barbey d'Aureville, "le connétable des Lettres", "le duc de Guise de notre Littérature", mourut à Paris le 23 avril 1889. Splendissime romancier, lucide critique littéraire, redoutable polémiste, il fut l'une des plus brillantes plumes du XIX^e siècle. Son temps n'aima point Barbey, champion de l'Autel et du Trône, et dandy fracasse. Le motif d'une telle antipathie ?

Ses opinions que chacun, jusqu'aux tenants du roi banni Henri V, trouvait trop raides, ses hautaines insolences, ses habits flamboyants, nargue à la grise tenue des Ventres-Ronds de sa bourgeoise époque. Écoutons-le...

"Il faut que la route de Henri V soit pavée de deux cadavres, du cadavre nain de Bonaparte, du cadavre monstrueux de la République rouge" ; "Il faut être le Bon Dieu pour ne pas souffrir de l'entourage d'aussi piètres serviteurs (les membres du Clergé)" ; "Il n'y a que la force qui donne des coups de pieds au derrière qui soit respectée" ; "Celui qui a raison vingt-quatre heures avant tout le monde, passe pour fou pendant un jour".

Selon Barbey, lequel claironnait : "Ma critique a pour blason le Glaive, la Balance et la Croix", Rousseau était "le plus platement vertueux des laquais" ; Mirabeau, "(un) fou devenu méchant" ; Suè, "(un) révolutionnaire en gants blancs" ; "le réalisme (...), le romantisme du ruisseau".

Et le grand Normand, cheveux frisés au petit fer et hanches ceintes d'un corset, proclamait : "A d'autres de vouloir passer inaperçus, confondus ; moi, je garde mes galons et mon plumail de chef ; je suis toujours prêt à exercer cette investiture aristocratique qu'on refuse aujourd'hui, mais dont je n'admets pas la carence".

Lorsque Barbey d'Aureville eut rendu l'âme, Charles Buet alla déclarer la triste chose à la mairie ; et il jeta au préposé à l'Etat-Civil qui lui demandait quel métier avait pratiqué l'auteur du "Chevalier des Touches" : "Inscrivez, Monsieur, je vous prie, marchand de gloire !".

Jean Silve de Ventavon

Voyageurs

La présence à Dieu est principe de présence au monde. Lorsque, au cours d'un dîner, d'une réunion de famille, d'un rendez-vous professionnel, d'une visite amicale ou culturelle, nous prêtons attention à la présence de Dieu en nous, il ne se produit nullement cette sorte d'évasion, d'absence, de retrait par rapport à notre entourage ou à notre activité. Au contraire, nous redoublons d'attention à nos amis, à nos interlocuteurs, à ce que nous avons à faire.

L'attention à la présence divine en nous est à la fois très douce et très vivifiante ; elle mobilise étonnamment nos facultés, jusqu'à rectifier notre attitude physique ! Prière oblige.

J'avais déjà remarqué ce paradoxe dans le train ou en promenade. Le chapelet bien dit ou les psaumes du bréviaire me faisaient plus finement apprécier, comme de surcroît, la beauté du paysage. Se perdre en Dieu, s'abandonner à Jésus nous fait revenir au monde mais plus libres et plus vrais.

Moins attachés et pourtant plus présents ! Dieu, en effet, et contrairement au monde, n'absorbe ni ne dissout.

L'attention mystique n'est pas du même ordre que la réflexion intellectuelle ou que l'inspiration poétique. Celles-ci confisquent l'âme et réclament pour elle l'isolement.

Les vrais mystiques sont toujours des hommes et des femmes d'action et les actifs, s'ils ne sont pas mystiques, risquent de n'être pas de vrais actifs. "Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour bien des choses..."

Je n'oublie cependant pas les temps de prière, le rôle de Marie "qui a choisi la meilleure part". Ce sont ces temps d'oraison consacrés totalement à Dieu qui permettent de se souvenir de Lui dans l'action.

En ce temps pascal, l'Eglise, toute à la joie du Christ ressuscité, nous donne à lire les Actes des Apôtres. Les quoi ?

Les Actes de ceux qui ont vécu plus que quiconque la présence en eux du Christ ressuscité.

"Très chers, je vous exhorte (à vivre en ce monde) comme des étrangers et des voyageurs", écrit saint Pierre (1P 2, 11).

Voyageurs en ce monde, nous en usons comme en n'en usant pas (1 Co 7, 31), non par indifférence mais pour servir nos frères avec détachement.

Abbé Guy Marie



La Grande Guerre

Par Serge de Beketch

Avril 1916. A Verdun, le temps est exécrable. De petites pluies glacées succèdent à des tourbillons de neige fine.

Jacques Péricard, dans "Le Soldat de Verdun", décrit la "misère des veilles boueuses et froides aux premières lignes ; misère des relèves pendant lesquelles on transporte le double de son poids en boue ; misère des cantonnements où l'on continue de patauger, de grelotter, où l'on ne récupère aucune vigueur nouvelle pour la remontée en ligne..."

Et pourtant, combien cette vigueur nouvelle serait nécessaire !

Tous les jours, toutes les nuits, les hommes épuisés et glacés se battent. Pour un morceau de terrain, un bout de boyau, un mètre de tranchée.

Dans les communiqués, les noms viennent et reviennent comme une litanie sanglante : Mort-Homme, tranchée de Westphalie, tranchée Corse, Les Eparges, réduit d'Avrocourt...

Un jour, ce sont les Allemands qui en chassent les Français. Le lendemain, les poilus en extirpent les Prussiens. Le jour d'après, on recommence. Il y a quelque chose d'abominablement dérisoire dans ce va-et-vient mortel. Quelque chose qui, aujourd'hui encore, rend déchirante la lecture des communiqués.

La violence des combats est dantesque, les hommes sont littéralement hachés.

Dubourdieu et Lescaud, deux soldats du 90ème régiment d'infanterie placés en liaison au Mort-Homme le jour du Vendredi Saint racontent : "De ce qui restait du commandant

Héros et canailles

de la deuxième compagnie, le capitaine-abbé Milon, il n'y avait pas de quoi remplir un plat de campement."

Au même endroit, exactement, huit jours plus tard, le 30 avril, le capitaine Duchenois assistera à la scène suivante alors que les hommes tentent de barrer un boyau au bout duquel se tiennent les Allemands : "Le premier grenadier qui arrive, un soldat magnifique, le Breton Le Poulain, est tué d'une balle dans la tête au moment où il pose le sac de terre. Un autre arrive, le regarde et dit : "J'y vais !" Il prend un second sac à terre, le remplit, le place sur le premier et tombe raide mort, frappé à la tête. Un troisième grenadier s'avance. Celui-là me regarde simplement, passe et tombe... Et ainsi sept braves, sept héros que personne ne connaît, ne connaîtra jamais. Cinq paysans bretons, un cultivateur de l'Oise et un ouvrier parisien affilié à la CGT se font tuer. Mais le barrage est construit." Voilà ce qu'on lit, la gorge serrée, à toutes les pages de tous les témoignages sur cette guerre. Et l'on se demande de quoi étaient faits les hommes de ce temps-là pour que nous

semblions, nous autres, aussi médiocres et lâches à côté d'eux.

Eh bien, ils étaient faits de la même chair que nous. Ils étaient, comme nous, de misérables petits tas de péchés, de peurs et de misères que l'amour exaltait et jetait dans l'héroïsme pur.

La preuve. La preuve, c'est qu'à l'arrière d'autres hommes du même monde, du même âge et du même sang se conduisaient comme on se conduit aujourd'hui : en abominables canailles.

Exemple : le gang des exempteurs dont le procès emplit les gazettes. Il y a, dans le box des accusés, cinquante inculpés : un politicien, un médecin, un dentiste, des gens de l'Etat-major, des rabatteurs et leurs clients.

Moyennant finances, la bande faisait obtenir, à ceux qui payaient assez, les certificats de réforme qui leur épargnaient les souffrances du front.

C'est une véritable industrie qui bénéficie de complicités jusqu'à la Chambre et à l'Etat-major. Et qui rapporte ! Le coût d'un dossier de fausse réforme est, en 1916, de quarante mille francs.

C'est cinq cent mille francs d'aujourd'hui. Cinquante millions de centimes.

Ce procès, qui mobilise magistrats et avocats pendant que la bataille de la Meuse mobilise les poilus, est sans doute l'un des épisodes les plus répugnants de cette troisième année de guerre.

Mais l'affaire est si énorme et si stupéfiante, les personnages en sont si... typés et pittoresques, que nous y reviendrons la décade prochaine.

